

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] savetier et le financier [Document électronique] / par M. Théodore
Leclercq

SCENE I

p204

La scène se passe d'abord chez le savetier, ensuite
dans le cabinet de M Mondor, et puis encore chez
le savetier.

p205

Thomas, seul. Il entre en chantant.
C' est ben dommage que ce ne soit pas tous les
jours noce ! Celle d' hier, d' ma cousine, m' a ben
divarti toujours. Et ma femme, ma petite Margot,
s' en est-elle donné ! Alle est si gentille ! C' était
à qui la ferait danser. On n' dirait jamais, à la voir,
que c' n' est qu' la femme d' un savetier : non. Avec ça
alle a c' te mine qu' est drôle. ça n' fait pas mal une
jolie mine pour avoir l' air comme il faut. Aussi,
comme tous les hommes la regardaient... et les femmes
donc... à tout moment on v' nait me d' mander :
" monsieur, qu' est-ce que c' est que c' te d' moiselle-là ?
-c' te d' moiselle-là ? Que j' leux y répondais, c' est
ma femme. " (il rit.) ah ! Ah ! Ah ! Ah ! I n' savaient
pus où ils en étaient. Parguenne ! Oui, on leux-y
en garde. C' n' est pas là d' la graine pour leux
moinieux.
J' avais peur qu' on ne la priît pas de chanter. C' est
qu' il n' y avait pas une voix comme la sienne dans
toute la société ! C' est-i glorieux pour un mari !
J' voudrais seulement

p206

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

qu' alle ne choissît pas toujours des chansons
ous qu' on ne comprend goutte, comme celle qu' alle
a chantée hier. (il chante en contrefaisant la voix
de femme.)

je t' invoque, ô ma lyre !

Rends des accords heureux :

peins le tendre délire

de mon coeur amoureux.

Certainement c' est gentil ; mais je n' sais pas c' que
ça veut dire... alle ne descend pas... alle fait comme
les duchesses à présent, ma femme ; alle ne se lève
plus qu' à six heures du matin. (il appelle.) Margot !

Oh ! Eh ! Margot ! Alle ne bouge pas. C' n' est pas
l' embarras, alle doit être fatiguée. Alle a pas mal
dansé là-bas... et puis après... dame ! (il rit.) ces
guiantres de noces, ça vous joue toujours ce tour-là.
C' est vrai, c' te mariée, c' te danse, tout c' monde...
et puis on boit, on rit... ça fait que... alle doit
être fatiguée. (il chante.)

(après avoir chanté il continue.)

parbleu ! Faut qu' alle ait le sommeil ben dur, car
je crie assez fort. Essayons encore une p' tite
chanson : (il chante.)

Margoton ma mie, Margoton mon coeur,

il te faudrait un biscuit

pour te, pour te, pour te remettre ;

il te faudrait un biscuit

pour te remettre en appétit.

Voyez si alle remue. ça m' ennuie, pas moins.

Allons, faut prendre un p' tit brin de consolation.

(il boit à même une bouteille qu' il tire de dessous
son siège.) cachons c' te

p207

bouteille, car si madame rabatjoie me voyait... oh !
Oh ! J' s' rais dans d' beaux draps. Enfin la v' là qui
descend ; c' est ben heureux. Ne f' sons semblant de
rien. (il chante entre ses dents la fin de l' air
précédent.)

SCENE II

Thomas, Margot. Elle arrive doucement, et pose ses
mains sur les yeux de Thomas.

Margot.

Qu' est là ?

Thomas lui prend ses mains, qu' il baise.

C' est Margot.

Margot, lui frappant sur l' épaule.
Gn' y a pas d' plaisir avec toi, tu d' vines tout
d' suite.
Thomas.
N' fallait donc pas d' viner ? Oh ben, recommence.
Margot.
Prends-tu garde, mon homme, que je n' peux jamais
t' attraper ? ça m' f' rait pourtant ben plaisir...
une p' tite fois.
Thomas.
C' est bon à savoir.
Margot.
Mais rien qu' pour rire.
Thomas.
J' l' entends ben comme ça.

p208

Margot s' assied et prend de l' ouvrage.
J' ai rêvé toute la nuit de c' te noce. Sais-tu qu' alle
était belle, au moins ?
Thomas.
Queu dîner ! Queu monde !
Margot.
Qu' trop. ça n' avait pas l' sens commun.
Thomas.
Et surtout queu vin !
Margot.
Oui, je me suis aperçue que tu le trouvais bon, le
vin.
Thomas.
Bah ! T' as vu ça, toi !
Margot.
Est-ce que je ne vois pas tout ?
Thomas.
T' étais pourtant ben occupée avec tes voisins.
Dis-moi donc un peu c' que c' était que c' gros homme
qu' était à table à côté de toi, et qui te chuchotait
toujours à l' oreille ?
Margot.
N' badine pas ; c' était un maître cordonnier.
Thomas.
Un maître cordonnier ! Mais, en général, c' était
tout monde choisi. Eh ben, qu' est-ce que te disait
ce maître cordonnier ?
Margot.
Ma fine ! Je n' l' écoutais pas.

p209

Thomas.

T' avais pourtant l' air ben attentif.

Margot.

C' était pour me donner un maintien. Mais as-tu vu l' autre qu' était à ma droite, qu' avait un habit noir ?

Thomas.

Qu' est-ce que c' était que celui-là ?

Margot.

Je ne sais pas. Ils appelont ça un clerc d' huissier.

Il a d' l' esprit comme un livre. C' est un jeune homme d' éducation. Et puis il est drôle ; i n' dit pas un mot qui n' fasse rire.

Thomas.

Pour moi, i n' ma pas fait rire du tout. C' est d' ces petits fendans qui cherchent à s' en faire accroire, et que je porte sur les épaules.

Margot.

V' là mon jaloux !

Thomas.

Moi ! Jaloux de c' t' olibrius-là ! Ah ! Pardine, je ne suis pas si bête.

Margot.

T' as ben raison, va. Une centaine comme lui d' un côté, et mon Thomas de l' autre, mon choix s' rait bentôt fait. C' est bon pour le caquet, et v' là tout.

Quoique ça, m' est avis qu' la petite cousine l' aurait ben autant aimé pour mari que non pas c' ti-là qu' ils l' y ont baillé.

Thomas.

Tiens ! C' est drôle ; j' ai eu la même idée. As-tu vu

p210

quand il a chanté, comme alle le r' gardait ? Et pis quand il a été lui prendre la jarretière de la mariée. (il rit.) oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Alle est devenue rouge, alle est devenue rouge comme un coq... quoi !

Margot.

Faut dire aussi qu' son mari est ben laid, et qu' il a l' air ben gauche.

Thomas.

Qu' est-ce que ça veut dire, son mari est ben laid ? Un mari est toujours beau, entendez-vous ?

Margot.

T' as raison, mais le premier jour un mari n' est pas encore un mari. Aujourd' hui alle doit être pus contente.

Thomas.

Bonne pièce ! Tout ça est drôle, pas moins. C' qui m' amusait encore ben, c' étaient les embarras de la

cousine Duhasard : faisait-elle la grosse madame !
" ma fille la mariée par-ci, ma fille la mariée par-là.
Madame Margot, v' là vot' place. Cousin Thomas,
passez pus loin ; n' faut pas qu' les maris soient
toujours à côté d' leux femmes. "

Margot.

Avec ça, alle a de belles manières. Oui, oui, alle
a de belles manières. Ces r' vendeuses à la toilette,
c' est toujours fourré avec des femmes de chambre ;
c' est pas étonnant q' ça ait bon ton.

Thomas.

Et puis celle-là a tant de gloriole ! Car c' est la
gloriole qui lui a fait faire toute cette dépense-là.

Alle

p211

n' est pas de fortune à ça. Alle n' avait qu' à inviter
rien qu' la famille, c' était tout ce qu' il fallait.

Margot.

Oh ben oui, rien qu' la famille ! S' il n' y avait eu
qu' la famille, gn' y aurait pas eu d' noce.

Thomas.

Dis donc, femme, tu n' t' aperçois pas que p' tit
à p' tit nous f' sons comme tout le monde ; nous
mangeons le bien des gens, et nous nous moquons d' eux
après. C' n' est pas trop ben, da.

Margot.

J' sais ben ça ; mais c' est que ça amuse. Allons,
allons, en v' là assez. Tiens, pour ne pas r' commencer,
j' vas aller au marché. (elle range son ouvrage et
prend un panier.) donne-moi d' l' argent.

Thomas, se grattant l' oreille.

D' l' argent ?

Margot.

Oui.

Thomas.

C' est qu' je n' suis guère en fonds, p' tite femme.

Margot.

N' te fais donc pas tirer l' oreille. Il faut ben que
j' achète queuque chose pour mettre dans l' pot.

Thomas, lui donnant des souliers.

Tiens, prends ces galoches.

Margot.

Pour mettre dans l' pot ?

p212

Thomas.

T' es sotté ! Eh non. Porte-les à la mère Simone,
et tu lui demanderas vingt sous.

Margot.

Qu' est-ce que tu dis donc, mon homme ? Vingt
sous ! N' faut pas écorcher l' pauvre monde, non plus.

Thomas.

Dame ! écoute, p' tite femme, j' ly ai mis un bout !

Margot.

C' est égal.

Thomas.

Au reste, arrangez cela ensemble. Mais surtout
n' va pas dépenser plus qu' il ne faut. N' achète pas
un tas de rubans et de babioles qui ne servent à rien.

Margot.

Avec vingt sous !

(elle sort en riant.)

SCENE III

Thomas seul. Il regarde à la coulisse.

Veux-tu ben n' pas courir comme ça ! Alle me fait
bondir le coeur quand alle descend les escaliers.

C' est si jeune, faut toujours qu' ça joue. La v' là
déjà loin. Qui est-ce qui dirait qu' ça a un an
d' mariage... en vérité, plus ça va et plus j' en
perds la tête. C' est ben amusant d' être le mari
d' une p' tite commère comme ça.

SCENE IV

p213

Thomas, un domestique.

Le Domestique.

Bonjour, Monsieur Thomas.

Thomas.

Monsieur, je suis vot' serviteur.

Le Domestique.

Vous ne me reconnaissez pas ?

Thomas.

Pardonnez-moi. J' ai ben idée d' vous avoir vu
queueque part ; mais dire où, c' est ce qui ne m' est
pas possible.

Le Domestique.

Je suis un des domestiques de Monsieur Mondor,
ce riche financier qui demeure dans l' hôtel à côté.

Thomas.

Oui, j' vous r' mets à présent, monsieur le domestique.

Donnez-vous la peine de vous asseoir. Parguenne !
Faut avouer qu' vous êtes là dans une fière maison.
Vous devez être ben heureux.

Le Domestique.

Heureux ! Pas trop.

Thomas.

Qu' est-ce qui vous manque ? Vous êtes toujours
ben vêtu, ben nourri.

p214

Le Domestique.

Voilà une belle chose que d' être bien nourri ! Qui
est-ce qui n' est pas bien nourri ?

Thomas.

Ma fine ! Moi tout le premier. Ah ! Vous n' êtes pas
heureux ! (il s' assied.) puisque vous faites des
façons...

Le Domestique, s' asseyant aussi.

Monsieur Thomas, je vous obéis.

Thomas.

Dites-moi donc un peu ce qui vous manque. Vous
avez assez de temps de reste. Je vous vois tant que
la journée dure batifoler les uns avec les autres
sous c' te porte cochère, ousque vous faites des trains
du diable. Si vous sortez, c' est derrière une belle
voiture ; vous êtes sans cesse avec du beau monde.
Je n' vois pas que vous soyez ben à plaindre.

Le Domestique.

Je me soucie bien de tout ce beau monde-là. Plus
il en vient à l' hôtel, plus nous avons de mal. Ils
ont des inventions d' enfer. Ils jouent des proverbes,
des charades en action ; ils mettent tout sens dessus
dessous... et puis après il faut que nous rangions,
que nous frottions, que nous essuyions ; c' est à
n' en plus finir. Vous ne pouvez pas savoir le mal
que l' on a dans des chiennes de maisons comme
celle-là.

Thomas.

Tout ça vous paraît du mal, parce que vous êtes des
douillets tous tant que vous êtes. Eh ! Mon dieu,
qu' est-ce que je dirai donc, moi ?

p215

Le Domestique.

Vous ! Vous êtes cent fois plus heureux. Enfin vous
vous couchez quand vous voulez ; et nous, il est
souvent trois heures après minuit que nous sommes
encore sur pied. Est-ce que ce n' est pas une galère ?
Si à cette heure-là du moins on était sûr de dormir ;

mais à peine commence-t-on à fermer l'oeil, que toutes les sonnettes sont en branle. Il faut se lever, parce que madame a ses attaques de nerfs.

Thomas.

Des attaques...

Le Domestique.

Des attaques de nerfs. Vous ne connaissez pas ces maladies-là, vous autres. Ce n'est pas bien étonnant, puisque ceux mêmes qui les ont ne savent seulement pas ce que c'est. Mais quand une femme dort bien, qu'elle mange bien, et que cependant elle veut se faire caliner, elle dit qu'elle a des attaques de nerfs. Cela n'engage à rien ; une heure après on peut aller au bal.

Thomas.

Ah ! C'est des maladies commodes.

Le Domestique.

Oui, mais non pas pour les pauvres domestiques, toujours. On les fait aller et venir sans pitié. Il faut porter du sucre, de l'eau de fleur d'orange, allumer du feu, faire chauffer du linge... que sais-je, moi ? ... et encore monsieur, qui n'aime madame que quand elle est malade, jure-t-il comme un damné pour la moindre chose qu'on fait attendre.

p216

Thomas.

Comment ! Monsieur Mondor n'aime sa femme que quand elle est malade ? V'là une drôle de manière.

Le Domestique.

Cet homme-là a tant d'affaires, pensez donc. Il a toujours la tête si bourrelée !

Thomas.

ça n'empêche pas d'aimer que sa femme se porte bien.

Le Domestique.

Sans contredit, mais ils ne se voient presque pas. Madame n'est jamais bien que hors de chez elle, et monsieur sort si peu : ils ne peuvent pas se rencontrer.

Thomas.

Tatigouï ! J'en apprends de belles. Et vous, monsieur le domestique, êtes-vous marié ?

Le Domestique.

Non.

Thomas.

Vraiment, je ne m'étonne plus que vous ne soyez pas heureux. Croyez-moi, morguëne ! épousez-moi une femme comme ma p'tite Margot, et vous m'en direz des nouvelles.

Le Domestique.

C' est vrai qu' elle est gentille.
Thomas.
Est-ce que vous la connaissez ?
Le Domestique.
Parbleu ! Sans doute.

p217

Thomas.
D' où la connaissez-vous ?
Le Domestique.
De la voir toute la journée passer dans la rue.
Mais vous ne lui avez jamais parlé ?
Le Domestique.
Bien des fois.
Thomas.
Laissez donc ; je suis ben sûr du contraire.
Le Domestique.
Vous n' êtes sûr de rien du tout, car je vous jure
que je vous dis la vérité. Qu' y a-t-il donc là de si
extraordinaire ?
Thomas, avec chaleur.
De si extraordinaire ! De si extraordinaire ! Il y a
de si extraordinaire que ça n' peut pas être, parce
que Margot ne parle qu' à moi, entendez-vous. Il
est vrai que je lui répons tant qu' elle veut. Par
ainsi, ne venez pas me mettre martel en tête avec
vos balivernes.
Le Domestique.
Vous vous fâchez, Monsieur Thomas, vous avez
tort : je n' ai pas voulu vous faire de la peine.
Prenons que je n' ai rien dit.
Thomas.
C' est que, voyez-vous, il y a des sujets qui sont
chatouilleux... enfin vous devez m' entendre. Je ne
suis pas maître de ça, d' abord. Mais sans doute vous
veniez ici pour quelque chose.

p218

Le Domestique, avec ironie.
Je ne sais pas si je dois me permettre de le dire,
Monsieur Thomas ; je n' aurais encore qu' à vous
fâcher.
Thomas.
Voilà qui est passé, monsieur le domestique. Vous
pouvez parler ; je vous écoute.
Le Domestique.
Non. Je n' ose pas, d' honneur.

Thomas.
Parlez donc.
Le Domestique.
Eh bien, Monsieur Mondor vous demande.
Thomas.
Moi ?
Le Domestique.
Qui donc ?
Thomas.
C' est singulier. Vous badinez, n' est-il pas vrai ?
Qu' est-ce qu' il peut me vouloir ?
Le Domestique.
Je n' en sais rien.
Thomas.
Monsieur Mondor demander un savetier !
Le Domestique.
Vous vous étonnez de tout. Allons, venez ; car il
est vif en diable, et je suis sûr qu' il s' impatiente
déjà.
Thomas.
Oh ! Que je ne vas pas comme ça. Faut que je parle
à Margot auparavant.

p219

Le Domestique.
Ce sont vos affaires. S' il se met en colère, ce sera
contre vous. Ma commission est faite. Adieu,
Monsieur Thomas. Sans rancune.
Thomas.
Vous me connaissez ben ! De la rancune ! Au revoir,
monsieur le domestique.
Le Domestique.
Au revoir.
(il sort.)

SCENE V

Thomas, et un peu après Margot.
Thomas.
Quoiqu' ça veut donc dire ça ? Est-ce que les
honneurs me tomberaient comme à tant d' autres ? Pour
le coup, on pourrait ben dire que j' n' ai pas fait
d' intrigue pour y arriver. Je n' suis pas à mon aise
cependant ; j' aimerais autant que ce Monsieur
Mondor m' eût laissé tranquille... et c' domestique
qui n' veut pas parler : c' est mauvais signe... mais
qu' est-ce que fait donc Margot ? Si alle était ici,
alle m' aiderait à débrouiller c' te mèche. Alle n' est
pas manchotte, alle devinera ben de quoi i r' tourne.

(à Margot qui entre.) hé ! Arrive donc. Tu n' sais pas c' qui s' passe ? Monsieur Mondor veut me voir, je n' sais pas pourquoi.

Margot.

Monsieur Mondor ?

p220

Thomas.

Oui, oui, Monsieur Mondor lui-même.

Margot.

Faut y aller, mon homme.

Thomas.

Faut y aller ! C' est bentôt dit. Faut y aller ! Les femmes, ça n' doute de rien. Faut y aller ! Sais-tu seulement c' qui m' veut ?

Margot.

I n' veut pas t' manger.

Thomas.

Tu ris toujours. Pardine ! J' n' ai pas peur qu' i m' mange ; mais tu n' connais pas les gens riches, ça peut tout c' que ça veut. Si celui-ci voulait me faire du mal, par hasard ? Que sait-on ?

Margot.

Du mal ! Pourquoi qu' i t' ferait du mal ? Faut être juste aussi. Nous sommes d' honnêtes gens ; nous n' faisons d' tort à personne ; nous nous aimons ben ; nous travaillons tant que la journée dure, sans faire de propos sur qui que ce soit, excepté c' matin, qu' nous avons parlé un p' tit brin d' la cousine Duhasard ; mais c' était entre nous. Passé ça, qu' est-ce qu' on peut nous r' procher ? On peut dire même, à ton éloge, que tu fais ben des ressemelages à crédit ; Monsieur Mondor doit le savoir enfin.

Qu' est-ce qu' est venu te parler de sa part ?

Thomas.

Un beau domestique, ma foi, tout galonné.

p221

Margot.

Tu vois ben. Un domestique tout galonné, ça n' peut pas être pour une mauvaise chose. J' croirais moi, au contraire, que c' est qu' il veut te donner sa pratique.

Thomas.

Sa pratique ! Un homme riche comme ça ! Je suis ben sûr que ça n' porte presque pas d' souliers raccommodés.

Margot.

C' est vrai. Ta réflexion est juste.

Thomas.

J' te dis, moi, que c' n' est pas tranquillisant du tout.

Margot.

Enfin, Monsieur Mondor est humain, ou il ne l' est pas. S' il n' est pas humain, on ne doit pas lui avoir laissé le droit de faire du mal ; et s' il est humain, nous n' avons rien à craindre.

Thomas.

T' auras p' t-être dit queuque chose à ses domestiques ; car je sais que tu t' arrêtes à leux y parler.

Margot.

à leux y parler ! Bonjour, bonsoir, et pis v' là tout.

Thomas.

Faut pourtant ben qu' il y ait queuque chose.

Margot.

Tiens, mon p' tit homme, au lieu d' nous alambiquer l' esprit, j' te conseille de prendre ton parti, et d' y aller tout d' suite. C' est comme une médecine

p222

qu' il faut avaler. Nous saurons au moins à quoi nous en tenir.

Thomas.

Si t' étais pas si gentille, je t' y enverrais ben : mais c' est que je m' méfie d' tous ces messieurs d' la finance. En général, c' est des gaillards...

Margot.

Allons, allons, il ne s' agit pas de cela. Montre que t' es un homme. Qui sait ? C' est p' t-être not' bonheur que c' te visite-là.

Thomas.

T' es drôle pour donner du courage. T' as des p' tites raisons qui n' sont qu' à toi. C' est vrai qu' ça peut être not' bonheur.

Margot.

Pardine ! Oui.

Thomas.

ça m' coûte pas moins ; ça m' coûte l' impossible.

Margot, lui présentant sa veste.

Bast ! Bast ! Quand t' auras mis ta veste et qu' t' auras ôté ton tablier, tu verras qu' ça t' coût' ra moins.

Thomas.

écoute, femme, tu m' conduiras jusqu' à la porte ; veux-tu ?

Margot.

Oui, mon p' tit homme.

Thomas.

Et, si je suis trop long-temps à revenir, tu viendras m' demander.

p223

Margot.

Oui, mon joli p' tit Thomas. Tiens, donne-moi le bras, et partons.

Thomas.

Sans chapeau ?

Margot, lui donnant son chapeau.

Tu fais ben comme les enfans qu' on envoie à l' école...

j' te demande un peu, avec cette tournure-là,

qu' est-ce qui oserait te rien dire ?

Thomas.

Parguenne ! Si j' avais affaire à une p' tite femme comme toi, j' n' aurais pas tant peur.

Margot.

Voyez-vous ! Allons, v' nez-vous-en, bavard.

SCENE VI

(cette scène se passe dans le cabinet de M Mondor).

M Mondor, seul, en robe de chambre.

C' est une chose qui paraît inconcevable, et que cependant chacun a pu éprouver, qu' une petite contrariété qui se renouvelle sans cesse cause plus de peine que ne fait souvent un grand malheur. Le chant de ce savetier m' est insupportable. Accablé d' affaires, quelquefois de l' ennui de ce que ma femme appelle

p224

des plaisirs, et auxquels je prends part bien malgré moi, si par hasard je parviens à me livrer au sommeil, la voix de ce maudit savetier me réveille aussitôt, et l' impatience que j' en éprouve est telle que je ne puis me rendormir. Il faut que je me lève. Je me mets à mon bureau, je me livre à des calculs dans l' espoir de me distraire ; mais ses chants me poursuivent, et il m' est aussi impossible de travailler que de dormir. Je me suis plaint au magistrat qui m' a répondu qu' il n' y avait pas de loi qui défendît aux malheureux de chanter. à quoi donc sert la police ? Puisqu' il n' y a pas d' autre moyen, il faut que je cherche à amadouer ce maraud, et que j' obtienne de lui qu' il me vende le repos que les

lois ne peuvent me procurer. Je ne connais pas de plus grand malheur que d' être riche, marié à une femme à la mode, et d' avoir pour voisin un savetier qui chante. (il sonne ; un domestique paraît.) cet homme que je vous ai envoyé chercher est-il là ?

Le Domestique.

Oui, monsieur.

M Mondor.

Faites-le entrer.

SCENE VII

M Mondor, Thomas, un domestique.

M Mondor.

Approchez, approchez, mon voisin.

Thomas, de l' air le plus embarrassé.

Monsieur... mon voisin..., je suis ben vot' serviteur.

p225

M Mondor.

Approchez, vous dis-je. (au domestique.) donnez un siège à Monsieur Thomas, et retirez-vous. (à Thomas.) asseyez-vous, mon voisin.

Thomas.

Ne faites pas attention, monsieur mon voisin.

M Mondor.

Asseyez-vous donc.

Thomas.

Vous êtes trop bon, je suis ben comme je suis.

M Mondor.

Ah ! Vous allez me fâcher.

Thomas, s' asseyant précipitamment.

N' vous fâchez pas, monsieur ; me v' là assis.

M Mondor.

On dit que vous êtes un brave homme.

Thomas.

On est ben bon.

Vous avez une belle voix.

Thomas.

Ah ! Monsieur, c' est une politesse que vous voulez me faire.

M Mondor.

Non ; vous chantez bien. Qu' est-ce qui vous a appris à chanter ?

Thomas.

Dame ! Mon voisin, mon père chantait, et j' chante.

V' là tout.

p226

M Mondor.

Il était heureux votre père. Il était donc riche ?

Thomas.

Oui, mon voisin.

M Mondor.

Il vous a laissé de la fortune ?

Thomas.

D' la fortune ! Mon voisin, vous voulez rire.

M Mondor.

Il ne vous a rien laissé ! C' était peut-être un ivrogne ?

Thomas.

ô ciel ! Mon pauvre père, un ivrogne ! Il n' a jamais rien dû au cabaret.

M Mondor.

Expliquez-vous donc. Vous dites qu' il était riche ?

Thomas.

Nous autres pauvres gens, nous appelons être riche quand nous ne mourons pas à l' hôpital ; et mon père est mort chez lui, tout le quartier peut vous le dire. Si on vous a dit le contraire, c' est qu' on a voulu m' faire du tort auprès de vous.

M Mondor.

Rassurez-vous, mon voisin, je n' ai jamais entendu parler de vous qu' avec éloge. Et, dans votre état, que pouvez-vous mettre à peu près de côté par an ?

Thomas.

Ma fine ! Mon voisin, si j' pouvais mettre de côté mon appétit et c' tilà d' ma femme, ça s' rait une bonne avance.

p227

M Mondor.

Vous n' avez pas d' enfant ?

Thomas.

Hélas ! Pas encore, mon voisin.

M Mondor.

S' il vous en venait pourtant...

Thomas.

C' est tout c' que nous désirons.

M Mondor.

Il faudrait les nourrir.

Thomas.

C' est Margot qui les nourrira.

M Mondor.

J' entends bien ; mais quand ils grandiront...

Thomas.

Nous leux y donnerons d' not' part, et puis après ils feront comme nous, ils en gagneront.

M Mondor.

Mais s' il vous en venait beaucoup ?

Thomas.

Oh ! Dame, mon voisin, vous autres grands vous comptez sur la fortune ; nous autres nous comptons sur la providence.

M Mondor.

Je jurerais que vous faites bon ménage.

Thomas.

Gn' y a pas de vérité plus vraie qu' ça, monsieur ; mais ça s' rait ben impossible autrement avec la p' tite

p228

femme que j' ai. C' est vraiment une trouvaille que j' ai faite. C' est sage, c' est gai, c' est un mouvement perpétuel. Avec ça, alle m' aime ! Faut le voir pour le croire. Queuqu' un qui lui dirait qu' son Thomas n' est pas le meilleur homme du monde, j' crois ben qu' elle lui arracherait les yeux, maugré que ce soit un petit mouton ; mais c' est qu' alle est tarriblement férue de moi. Oh ! J' l' aime ben aussi.

M Mondor.

Je l' ai aperçue quelquefois ; elle est jolie.

Thomas.

C' est beaucoup d' honneur que vous me faites ; mais ma voisine est aussi une superbe femme. J' la vois souvent monter en voiture. Alle a un p' tit pied qu' est pas pus long qu' ça. ça n' doit pas coûter beaucoup à chausser.

M Mondor, riant.

Non, non.

Thomas.

Margot c' est tout d' même.

M Mondor.

Mon voisin, vous doutez-vous de la raison qui m' a fait désirer de vous voir ?

Thomas, avec inquiétude.

Non, monsieur mon voisin.

M Mondor.

Je trouve que vous chantez admirablement ; mais seulement vous commencez de trop bonne heure. Je me couche fort tard, moi, souvent même à l' heure où vous vous levez. Vous concevez que, quelque

p229

goût que l' on ait pour la musique, quand on est bien las, bien fatigué, qu' on a eu du monde toute

la nuit, et cela pour plaire à sa femme, un bon sommeil vaut mieux que la plus belle voix possible. Je vous en fais juge.

Thomas.

Parbleu ! Mon voisin, vous avez ben raison ; et si je m' étais douté de ce que vous me dites, je n' chanterais plus depuis long-temps. Moi, au contraire, quand j' suis couché et que j' entends le bruit des voitures qui vont chez vous, je m' dis : on s' amuse ce soir chez Monsieur Mondor. Eh ben ! ça m' fait plaisir, et je n' en dors que mieux.

M Mondor.

Ah ! Mon ami, quelle différence entre nous deux ! Vous n' avez pas comme moi la tête bourrelée de mille inquiétudes, de spéculations hasardées, de tracasseries de toute espèce, de détails de maison sans nombre. Quand vous avez passé toute votre journée à travailler, vous n' êtes pas condamné à faire une partie de la nuit les honneurs de chez vous à une foule de gens que vous ne connaissez seulement pas, et qui vous font partager l' ennui dont ils sont obsédés ; vous ne craignez pas d' être attaqué sans cesse dans votre réputation, dans votre honneur, de voir ruiner votre crédit par des sots qui n' ont aucun mérite. Vous vous endormez auprès de votre femme en attendant tranquillement un lendemain qui me fait souvent frémir.

Thomas.

Mon voisin, je ne chanterai plus.

p230

M Mondor.

Mon ami, je n' exigerai pas de vous un pareil sacrifice. Votre gaieté est tout ce que vous possédez ; je ne veux pas vous l' ôter.

Thomas.

Mon voisin, vous ne m' ôterez rien du tout. La plupart du temps, je chante sans seulement y penser.

M Mondor.

Vous ne m' entendez pas ; je veux que vous chantiez.

Thomas.

Non, mon voisin.

M Mondor.

Vous allez me donner de l' humeur.

Thomas.

Eh ben, mon voisin, je chanterai ; mais je chanterai tout bas.

M Mondor.

Non, non, cent fois non. Je veux que vous chantiez comme vous chantiez, mais seulement plus tard.

Thomas.

Je chanterai plus tard.

M Mondor.

Et comme assurément cela vous coûtera, surtout dans les commencemens, je veux vous dédommager de cette preuve d' amitié que vous me donnerez.

Thomas.

Monsieur, vous êtes trop honnête. Vous ne me

p231

d' vez rien. Je suis trop heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous... je vous salue ben.

(il va pour sortir.)

M Mondor.

Non pas, non pas ; restez encore. (il sonne ; un domestique paraît.) demandez à la caisse cent écus que vous m' apporterez. (le domestique sort.)

Thomas.

Cent écus ! Ah ! Mon dieu, cent écus ! Monsieur, j' vous demande pardon, mais je n' puis pas prendre une pareille somme. Cent écus pour n' pas chanter ! Monsieur, vous vous moquez.

M Mondor, au domestique, qui revient avec un sac.

Donnez cet argent à Monsieur Thomas. (le domestique donne l' argent à Thomas, qui le refuse. Le domestique insiste, et finit par le lui fourrer dans sa veste.)

(à Thomas.) allez, mon ami, je suis enchanté d' avoir fait la connaissance d' un brave homme tel que vous.

Thomas.

Monsieur, je n' sais que vous dire. Je n' ai jamais été plus embarrassé.

M Mondor.

Adieu, mon ami. Chargez votre femme de dépenser cet argent, elle ne sera pas aussi embarrassée que vous. (Thomas sort.) je puis aller me reposer : à coup sûr, il ne chantera pas aujourd' hui.

SCENE VIII

p232

(chez le savetier.)

Margot, seule d' abord, et un peu après Thomas.

Margot.

Il ne revient pas. ça commence à d' venir long.

Voilà plus d' une demi-heure qu' il est dehors. Que peut-il faire chez ce Monsieur Mondor ? Plus j' y pense, et plus ce qu' il m' a dit tantôt sur les gens riches me donne d' inquiétude... ne l' entends-je pas ? (elle se lève et va regarder à la porte.) non ; je me trompais. Ah ! Mon dieu, pourvu qu' il ne soit pas arrivé de malheur à mon pauvre Thomas ! Il m' avait r' commandé de l' aller chercher s' il restait trop long-temps... je n' ose pas... on se moquerait de moi... et p' t-être ben d' lui... cependant, s' il tarde trop, ma fine ! Gn' y aura pas de honte qui tienne. (avec un accent marqué.) m' faut mon homme d' abord. (apercevant Thomas.) enfin, le v' là ! Mon pauvre Thomas, que tu m' as baillé de tintouin ! Comme t' es pâle ! T' es pas malade ? Parle donc, Thomas, il ne t' est rien arrivé ?

Thomas.

Que veux-tu qui m' soit arrivé ?

Margot.

C' est qu' t' as l' air d' un déterré, mon fils.

Thomas.

J' ai mal à la tête.

p233

Margot.

Mal à la tête ? Quoique c' est que c' mal-là ? Tu te portais si ben tantôt ! Est-ce qu' on t' aurait fait boire chez c' Monsieur Mondor ?

Thomas.

Quoique ça veut dire, boire ? Est-ce que j' suis un ivrogne ?

Margot.

C' est pas ça qu' j' entends. Sans être ivrogne, on prend queuque fois un verre ou deux de vin, rien que par politesse. Tous ces domestiques, en général, c' est des godaillieurs.

Thomas.

J' n' avais pas affaire aux domestiques, pisque c' est Monsieur Mondor lui-même qui me d' mandait.

Margot.

Monsieur Mondor lui-même ! Et ben, qu' est-ce qu' il te voulait ? T' a-t-il ben reçu ? N' est-ce pas qu' il n' est pas méchant ?

Thomas.

Il n' veut pas que j' chante.

Margot.

Oh ! La drôle de chose ! Qu' est-ce que ça lui fait ?

Thomas.

Il a la tête bourrelée de sa femme.

Margot.

Je n' sais pas ce que ça veut dire.

Thomas.

Ni moi non pus. I r' çoit du monde la nuit, et le sommeil vaut mieux que des chansons.

p234

Margot.

En vérité, si je comprends goutte à ce que tu dis.

Thomas.

I m' a dit aussi que j' m' endormais tranquillement auprès de toi.

Margot.

Queuqui lui a fait ces contes-là ?

Thomas.

Je n' sais pas. V' là pourquoi i m' a donné de l' argent.

Margot.

I t' a donné d' l' argent ! Comme tu dis ça ! Où est-il ?

Comben qu' il y a ?

Thomas.

Laisse-moi un peu, ma p' tite femme.

Margot.

Comment t' laisser ! Pourquoi ça ? J' veux qu' tu m' parles. Comben t' a-t-il donné ? I doit être généreux ; il est si riche ! On dit qui n' connaît pas son bien... eh ben, t' as l' air d' une oie.

Thomas.

Mon dieu ! Qu' t' es bavarde !

Margot.

Bavarde ! J' suis bavarde à présent ! Hier encore i m' disait : " Margot, ma p' tite femme, avant not' mariage, je n' pouvais pas m' passer d' une pie ; mais, d' puis que j' suis avec toi, je n' y pense seulement pas. " c' était gentil, c' était attendrissant ; et v' là qu' il m' appelle bavarde... oh ! Gn' y a pas à dire,

p235

on lui a jeté un sort. ça n' est pas possible autrement. (elle aperçoit le sac qu' il a sous sa veste.) tiens, qu' est-ce que t' as là sous ta veste ?

Thomas.

C' est cent écus.

Margot.

Cent écus ! Tu n' te trompes pas ? Ah ! Mon dieu !

Mais c' est une fortune ! Comment as-tu gagné ça ?

Dis donc mon homme, c' est légitime au moins ?

Thomas.

Allons, tout à l'heure j' étais un ivrogne, à présent elle me prend pour un voleur.

Margot.

J' te d' mande pardon. C' est la joie, vois-tu. N' te fâche pas. Je n' sais c' que j' dis. Cent écus ! ça arrive comme mars en carême. Nous avons besoin de tant de choses ! D' abord j' veux deux couverts et un gobelet d' argent. La ravaudeuse d' ici dessus en a ben. Ensuite il me faut une robe blanche et un schall rouge. Quand avec ça tu m' auras donné une croix d' or et des boucles d' oreilles, moi je t' achèterai deux bonnes chemises. C' est une chose dont on manque toujours.

Thomas.

Ta, ta, ta, ta, ta, comme t' arranges tout ça, toi !

Margot.

Est-ce que je n' m' y entends pas ben ?

Thomas.

En attendant, j' veux un maçon.

p236

Margot.

Pourquoi faire ?

Thomas.

Pour faire un trou dans le plancher.

Margot.

Un trou dans le plancher... regarde-moi donc, mon homme ; est-ce que t' es fou ? à quoi ça rime-t-il ce que tu dis là ?

Thomas.

ça rime, que j' veux cacher mon argent.

Margot.

Ah ça, Thomas, tu perds la tête.

Thomas.

Je ne perds rien du tout, entendez-vous. C' est vous qui n' avez pas le sens commun d' vouloir dépenser en gloriole un argent qu' on m' a donné pour que j' sois riche.

Margot.

Qu' on t' a donné pour qu' tu sois riche... Monsieur Mondor sait ben qu' t' es marié ; ainsi, en te donnant c' t argent-là, il te l' a donné pour nous deux.

Thomas.

Comme tu d' viens raisonneuse ! Tu m' parles comme tu ne m' as jamais parlé. Pourquoi qu' il n' y a pas d' serrure à c' te porte ? Pourquoi qu' il n' y a pas d' verroux ? J' veux une serrure, j' veux des verroux.

Margot.

Gny' en aura, n' te fâche pas. Jusqu' ici c' n' était pas ben nécessaire ; la voisine gardait la chambre quand

p237

nous sortions ; mais, pisque tu l' veux, je f' rai mettre une serrure.

Thomas.

Et tout de suite. Je n' me fie à personne, pas même à la voisine.

Margot.

Oh ! La pauvre femme ! Elle est si honnête ! Elle n' a rien à elle. En vérité, je n' te r' connais pus.

Faut pas être injuste.

Thomas.

Je serai injuste si j' veux. J' n' aime pas qu' on m' fasse la leçon.

Margot.

Oh çà ! Mais je m' fâcherai à mon tour. Qu' est-ce que je te dis ? Qu' est-ce que je te fais ? C' est vrai ; tu me bougonnes là depuis une heure sans rime ni raison... donne-moi cet argent.

Thomas.

Oui, compte là-dessus.

Margot.

Je te dis que je veux avoir c' t argent.

Thomas.

Je te dis de m' laisser tranquille.

Margot.

Allons, Thomas, finis, et donne-moi c' t argent.

Thomas.

Tu ne l' auras pas.

Tu l' prends sur ce ton-là... eh ben, je l' aurai.

p238

Thomas.

Tiens, Margot, n' m' échauffe pas les oreilles.

Margot.

Qu' est-ce que tu me feras ?

Thomas, lui donnant un coup de tire-pied.

Va-t-en au diable.

Margot se jette sur une chaise en pleurant.

Ah ! Mon dieu, il m' a battue. Thomas m' a battue !

(elle appuie ses coudes sur ses genoux, se cache les yeux avec son tablier, et continue de pleurer dans la même attitude tout le temps de cette scène.)

Thomas, avec une grande émotion.
Eh ben ! Qu' est-ce que je lui ai fait ? Il y a une heure qu' elle m' impatiente aussi. J' ai beau la prier de m' laisser tranquille, alle ne l' veut pas. On est queuque fois bien aise de respirer ; alle ne m' donne pas de répit. Et Monsieur Mondor par-ci, et Monsieur Mondor par-là. Et qu' est-ce qu' i t' a dit ? Et qu' est-ce que tu lui as répondu ? Et puis alle m' appelle ivrogne ; alle dit que j' suis un voleur... dame ! On n' est pas un saint. La patience échappe à la fin. (en pleurant.) Margot, dis donc, Margot, je n' t' ai pas tapée ben fort ; je n' ai touché que ton tablier... Margot, ma femme, parle donc un peu. (Margot pousse des sanglots.) ne sois pas entêtée. Puisque j' te demande pardon... alle ne bougera pas... est-ce que tu m' boudes ? Enfin tu n' pourras pas toujours te taire... eh ben, parle-moi tout de suite... voyez si alle répond... t' es ben femme, va... c' est pourtant la première fois depuis un an que nous sommes mariés... c' est-i pas un guignon ! C' est ce maudit argent

p239

aussi qu' est cause de ça. Depuis qu' il est entré ici, je n' me reconnais pas... ah ! J' vas prendre un grand parti... j' vas le r' porter à Monsieur Mondor... ça finira tout. Margot, veux-tu que je le reporte ? Tu n' as qu' à dire, va, ça s' ra bentôt fait... Margoton, ma p' tite Margoton... tu sais ben qu' tu ris toujours quand j' t' appelle Margoton. Dis, veux-tu que je r' porte c' t argent ? Fais-moi seulement signe sans me regarder... sous ton tablier... rien qu' un signe de tête... alle ne fait pas d' signe... ma fine ! Tant pis ; qui ne dit mot consent ; je n' barguigne pus. (il fait sonner l' argent.) Margot, t' entends ben ce son-là... c' est pour la dernière fois.
(il sort en emportant le sac.)

SCENE IX

Margot, seule. Elle lève doucement la tête et regarde sortir Thomas.
J' ai-t-i eu du courage ! ça m' a coûté ; mais c' est égal. Il m' a reproché d' être femme, j' ai voulu lui prouver que j' l' étais jusqu' au bout. Pauvre Thomas ! Comme il m' aime ! J' n' avais garde de l' arrêter. On n' est pas malheureux pour être pauvre. J' préfère la paix d' mon ménage à de l' argent que je ne pourrais

pas dépenser. Toutes ces fortunes qui vous tombent des nues, ça finit toujours par vous gêner. Il n' y a qu' l' argent qu' on gagne p' tit à p' tit qui n' vous change

p240

pas le caractère. J' entends Thomas. Tenons-lui encore un peu rancune pour m' amuser.
(elle feint de continuer de pleurer.)

SCENE X

Margot, Thomas.

Thomas.

Je m' sens tout ragaillardi d' puis qu' j' ai rendu c' t argent. Et toi, Margot, tu dois être contente ; nous n' avons plus rien. Comme j' étais bête quand j' étais riche, dis donc ! Tu ris, bonne pièce.

N' est-ce pas que tu ne m' en veux plus ?

Margot.

J' t' aime cent fois davantage. Nous vivons heureux, nous n' savons pas comment nous aurions vécu. T' es un brave homme, et ben plus raisonnable que beaucoup de gens qui se croient de l' esprit.

Thomas.

Embrassons-nous, Margoton, et répétons tous deux :
contentement passe richesse.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)